

Alma Brami

TANT QUE
TU ES HEUREUSE

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

© *Mercure de France*, 2010.

*Pour Liliane et Philippe,
racines de mon cœur*



Ventre creux à présent.
Poche de rien gonflée de manque.
Enveloppe d'absence, d'avenir plus là.

Ils soupiraient « c'est injuste », « la vie parfois... ». Ils fouillaient dans leurs armoires de gestes, pour trouver le plus doux, cherchaient leur regard le plus tendre, le plus réconfortant, parcouraient leur recueil émoussé d'histoires entendues, pour lui conter la même que la sienne, qu'elle ne se sente plus seule.

Elle avait touché l'intérieur de ses cuisses, là où ça avait coulé.

C'était brûlant comme de la pisse malade. Ça n'en était pas. Plus compact, plus visqueux.

Impossible de distinguer les couleurs dans le noir, alors elle avait goûté avec ses doigts. Elle avait fermé les yeux très fort, comme quand on prie pour un miracle, s'était fait croire que ce n'était rien, s'était rendormie, avait rêvé.

Les gens se pressaient autour d'elle. Sa meilleure amie n'était pas là, voyage de noces pour la troisième fois, avec le même homme.

Trop de personnes qui ne servaient à rien, qui voulaient bien faire, qui n'y arrivaient pas. Sa meilleure amie aurait dit « au moins ils sont là, eux ».

Dans le « eux », il y aurait eu tous les reproches, les regrets, la colère. Dans le « eux », il y aurait eu le trou laissé par l'autre, par celui qui délaisse, qui abandonne.

Combien de fois, elle avait entendu qu'il allait la faire souffrir, qu'il ne la méritait pas. Sa meilleure amie s'acharnait à la convaincre, en vain.

L'amour gagnerait, l'amour prouverait le contraire. L'amour change le sens de la terre, approfondit les cratères de la Lune. L'amour crée, rend heureux, fait grandir... Et la meilleure amie de répliquer : « L'amour oui, l'amour normal. Pas ça, pas ce peu qu'il te donne, pas cette insignifiante petite place dans son présent, pas cet amour médiocre, dont tu te contentes. Tu le "comprends si bien", tu "connais tant ses gouffres", tu sais le pourquoi de tout, les "parce que" qu'il te donne et que tu gobes. »

Elle repensait à leurs conversations. Elle se revoyait emplie de certitudes. Ferveur de démontrer le triomphe prochain de son histoire.

Et s'il revenait, s'il revenait, s'il revenait, si...
Il reviendrait, il reviendrait, il reviendra.
Il sera là.

Il est là.

Sa main sur le ventre vide. Il demande pardon. Il dit qu'il a quitté sa femme, que la vie va être belle, et tout à elle. Il murmure merci pour ta patience, merci de m'avoir attendu, tu es mon oxygène, ma raison de vivre. Il la serre contre lui, il dit que plus, il l'étoufferait. Ils vont se marier, reconstruire, être. Il ne la lâchera plus jamais, c'est son trésor.

La grosse dame s'était mise à parler fort à côté d'elle, ça lui avait retiré ses songes. Une tante peut-être, la sœur du frère, de la cousine, ou la nièce. Non juste une grosse dame qui parlait trop fort et qui annihilait son souffle d'espoir. Elle répétait des « désolée », « à votre place », « courage », « quand j'étais plus jeune... ». Flux de mots aussi vides de sens que son utérus fané.

Hochements de tête pour être polie. Sourire pour maquiller la violence de ses pensées. Elle va se taire la dondon, elle va dégager avec son grain de beauté proéminent qui lui dévore la lèvre supérieure. Et les cheveux trop courts, et l'air idiot. Plus vraiment une femme malgré ses mamelles, pas vraiment un homme non plus. Épaisse gélatine inutile qui s'impose.

Elle était sûre de lui, d'eux. Sûre de savoir mieux que tout le monde. Il l'avait fait souffrir une première fois, elle en avait entendu des « tu vois ? », « oublie-le », « c'est une ordure », « un fumier » et qu'il ferait bien de ne pas se repointer. Et il s'était repointé. Et après avoir

juré que « plus jamais ah ça non plus jamais », elle avait de nouveau succombé.

Dans ses bras, contre son torse, elle n'avait plus peur, ni de demain, ni d'elle, ni de rien. Elle touchait sa peau, comme on redécouvre le sable chaud après trop longtemps. Il était son île, sa maison, son calme. Quand il était là, quand il l'aimait assez pour penser plus à elle qu'à lui.

« C'est-à-dire pas souvent ! » soulignait sa meilleure amie.

Trop peu souvent en tout cas, pour apaiser son manque.

Petite, on lui avait appris que seul, on ne peut rien faire, qu'il n'y a aucune réussite possible quand on n'est pas deux.

La mère expliquait que si elle n'avait pas rencontré « son Homme », comme elle l'appelait, si elle ne s'était pas confiée à lui, remise à lui, s'il ne l'avait pas prise délicatement, comme s'il s'agissait de la plus précieuse, des plus précieuses poupées de porcelaine, elle n'aurait jamais su en quelle matière elle était faite, et quelles qualités magnifiques elle avait. Il avait été le révélateur de sa richesse. Elle concluait par « c'est ça l'amour, hein chéri ? » et elle envoyait des petits bisous en l'air, dans sa direction.

Exemple parental à éviter, à bannir. Faire exactement l'inverse...

La mère était très inquiète. « Tu penses de cette façon ? À ton âge ? C'est bien triste, ma fille. Si tu es déjà aigrie, asséchée, c'est un ratage total ! Ça ne peut pas

venir de moi, hein, n'est-ce pas chéri ? Je lui ai montré tout le contraire, hein chéri ? Je lui ai prouvé par la réussite de notre couple, que la vie sans ça, c'est stérile, lamentable ! »

La mère ponctuait toujours par des « hein chéri », qui n'attendait absolument aucune réponse, et il valait mieux, car le mari était toujours concentré sur autre chose, et ne prenait part à aucune conversation de ce type.

Parfois, il l'interceptait après, dans le couloir de l'entrée, juste avant qu'elle ne sorte, ou qu'elle ne monte à l'étage. Il chuchotait : « Tu peux réussir tout ce que tu veux. Seule, à deux, à dix, ça n'a aucune importance. Tu es une pépite d'or, si brute, si solide. Tu es ma fille, n'oublie jamais ça. Pas besoin d'un homme pour te donner de l'énergie, du courage, ou je ne sais quoi... Tu es tant remplie déjà, que tu déborderais. »

Elle connaissait le rythme de ses mots, sa respiration. Elle pouvait finir chacune de ses phrases. Et pourtant, elle ne l'arrêtait pas, empruntait son regard naïf, écoutait comme la toute première fois.

Elle pensait que si elle était autant remplie de tout ça, c'était grâce à son père, grâce à ces yeux-là, qui non seulement lui creusait un chemin, la déposait à la lisière, l'accompagnait dedans, mais la poussait à courir, à voler, seule, sans lui, simplement.

Elle était tenue par une colonne vertébrale inébranlable composée de vertèbres paternelles, en acier de ses mots.